

PRESSES
UNIVERSITAIRES
DE FRANCE

[Retrouver ce titre sur Numilog.com](http://Numilog.com)

Andrée Bauduin

Serge Viderman

024599409

1

PSYCHANALYSTES D'AUJOURD'HUI

Serge Viderman

REN = 1504807

par

Andrée Bauduin

Membre de la Société psychanalytique de Paris

PSYCHANALYSE ET LITTÉRATURE

Colonne dirigée par Paul Demey

12 Critique

24 La construction du sujet

La lutte contre l'opium historique de Freud et la théorie traumatique de la mémoire, 22

L'importance du texte, 25

Les règles techniques

Le texte

28 L'interprétation

Ce que l'interprétation a en soi, 34

L'interprétation est relation, 37

Le sens et la forme, 40

Célébres, 42

L'interprétation plurielle, 48

51 Le double

L'impossible liberté, 51

La question des origines, 55

62 Une analyse psychanalytique des œuvres littéraires

Critique de la psychobiographie, 62

L'interprétation du texte, 65

67 Bibliographie relative

70 Choix de textes

Le cas Demey



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

16°
DA

2000 - 73104

DL 21 MAI 99 22564

PSYCHANALYSTES D'AUJOURD'HUI

*Collection dirigée par
Paul Denis*

Serge Videman

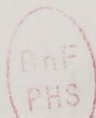
Andrée Bourdieu
Membre de la Société psychanalytique de Paris

ISBN 2 13 050214 8

ISSN 0222-1179

Dépôt légal — 1^{re} édition : 1999, mai

© Presses Universitaires de France, 1999
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris



Sommaire

- 5 *Éléments biographiques*
- 8 *L'œuvre*
- 12 *Critique de Freud et de son postulat déterministe*
- 21 *La construction de l'espace analytique*
 - La lutte contre l'option historiciste de Freud et la théorie traumatique de la névrose, 22
 - L'importance du transfert, 25
 - Les règles techniques, 27
 - Le contre-transfert, 31
- 34 *L'interprétation*
 - Ce que l'interprétation n'est pas, 34
 - L'interprétation est création, 37
 - Le sens et la force, 40
 - Critiques, 42
 - L'interprétation plurale, 48
- 51 *Le disséminaire*
 - L'impossible liberté, 51
 - La question des origines, 55
- 62 *Vers une psychanalyse des œuvres littéraires*
 - Critique de la psychobiographie, 62
 - L'interprétation du texte, 64
- 67 *Bibliographie raisonnée*
- 70 *Choix de textes*
 - Le cas Dora, 70
 - Le rôle du contre-transfert, 84

- L'interprétation est création, 93
- Discours imaginaire de l'analysant, 99
- Ce que deux est à trois, 102
- La machine dé-formatrice, 109
- Le hors-prix, 120
- Retour à l'épistémologie, 126

Abréviations

Pour des raisons de commodité, les ouvrages de Serge Viderman seront abrégés de la façon qui suit. Cette abréviation sera suivie du numéro du folio.

La construction de l'espace analytique = CEA.

La bouteille à la mer = BM.

Le céleste et le sublunaire = CSL.

Le disséminaire = DIS.

De l'argent en psychanalyse et au-delà = AG.

Éléments biographiques

Serge Viderman est né en 1916 à Rimnicu-Sarat, dans une famille juive roumaine. Après avoir passé son bac à Bucarest, les études supérieures y étant interdites aux juifs, il vient en France en 1936 et s'installe à Rouen où il fait ses études de médecine et plus tard une licence de philosophie.

Pendant la guerre, il échappe aux persécutions nazies, mais est emprisonné pendant trois mois pour faits de résistance et « suspicion de communisme ». Il est libéré grâce à une ruse : il rédige lui-même un document témoignant d'activités et d'opinions anticommunistes qu'il fait déposer dans sa chambre par un visiteur chargé de provoquer une perquisition. L'acquittement est prononcé dans la soirée. Quand la Gestapo arrive chez lui le lendemain matin, il a déjà filé à Grenoble, en zone libre.

Après la guerre, il acquiert le droit d'exercer la médecine à la suite de sa naturalisation. Il travaille alors à ce moment à l'Office national d'immigration qui l'envoie en poste à Fribourg où il s'occupe de l'examen des « personnes déplacées ». C'est là qu'il fait la connaissance de sa femme, Michèle, d'origine bourguignonne. Ils se marieront en 1950 et auront ensemble trois filles.

C'est aussi au début des années 1950 qu'il se détourne de la médecine générale et envisage de s'orienter vers la psychiatrie. Il demande conseil à Bélá Grunberger qui l'incite à devenir psychanalyste. Il entreprend une psychanalyse avec Sacha Nacht, roumain comme lui.

Il est élu membre titulaire de la Société psychanalytique de Paris en 1960. A partir de cette époque, ses contributions scientifiques sont nombreuses, il participe activement aux colloques de la SPP, fait des conférences, écrit des articles. Les travaux qu'il présente font preuve d'une grande

continuité dans sa pensée, ils annoncent progressivement les idées qui vont culminer dix ans plus tard dans son premier livre : *La construction de l'espace analytique*. L'objet de ses principales interventions était en effet la situation analytique, le rôle du cadre, le transfert, témoignant ainsi de ce que c'est une théorie de la cure qui a été sa visée essentielle et première.

Il faut remarquer que le ton polémique qui caractérisera son livre et ira croissant avec les œuvres ultérieures n'est pas présent dans ces travaux préliminaires malgré l'originalité de leurs apports et qu'ils semblent avoir été bien accueillis. L'activité intellectuelle et l'élaboration théorique avaient une grande place dans la vie de Viderman ; sa femme nous dira qu'il était souvent comme absent, perdu dans ses pensées, occupé à organiser dans sa tête le travail à venir. Après ce temps de gestation, il écrivait au fil de la plume, sans guère de ratures.

Sa participation à la vie de la Société psychanalytique de Paris a été également importante. En 1970, avec Michel de M'Uzan et Christian David, il reprend la rédaction de la *Revue française de psychanalyse*. En 1972, il fonde avec les mêmes collègues la collection « Le Fil rouge ».

On retrouvera aussi Viderman parmi les contestataires lors de la crise grave que traverse la SPP à partir de 1968. Il fait partie des membres titulaires qui soutiennent la révolte de la base contre une majorité conservatrice.

Outre qu'est revendiquée une démocratisation de la gestion, l'enjeu essentiel de la révolte concerne comme lors de la scission de 1953, la question de la formation des candidats. Le but proclamé est de supprimer la présélection, c'est-à-dire le choix des futurs analystes avant une analyse « didactique », et d'abolir la séparation entre analyse didactique et thérapeutique.

En 1975, il se charge de la rédaction d'un projet nouveau de cursus, le « cursus B », susceptible de contrebalancer sans le remplacer le « cursus A », cursus classique en un premier temps défendu par Serge Lebovici et les conserva-

teurs. Il préconise que les deux cursus soient en un premier temps maintenus et puissent s'articuler l'un à l'autre, ce qui permettrait d'expérimenter les défauts et les avantages de l'un et de l'autre, mais le projet échoue. Dans la ligne des idées développées dans son œuvre, il insiste pour que soit supprimée toute différence entre cure personnelle et analyse didactique. Son point de vue sur ce sujet de la formation trouvera encore à s'exprimer dans un article particulièrement véhément paru en 1980 dans *Confrontation* et intitulé « La machine déformatrice ».

En 1980, il sera parmi les fondateurs du « Collège des psychanalystes », association qui fonctionne par cooptation et qui accepte des membres appartenant à d'autres corporations.

Les dix dernières années de sa vie seront encore occupées par la gestation de l'ouvrage important qu'est *Le disséminaire* et d'un dernier livre inachevé *De l'argent en psychanalyse et au-delà* qui paraîtra après sa mort grâce au travail de Michel de M'Uzan. Celle-ci survient en novembre 1991 après une longue maladie.

L'œuvre

L'œuvre de Viderman est une œuvre polémique, passionnée, violente tant par la force et le contenu des arguments exposés que par le style. C'est à une révolution épistémologique qu'elle nous convie.

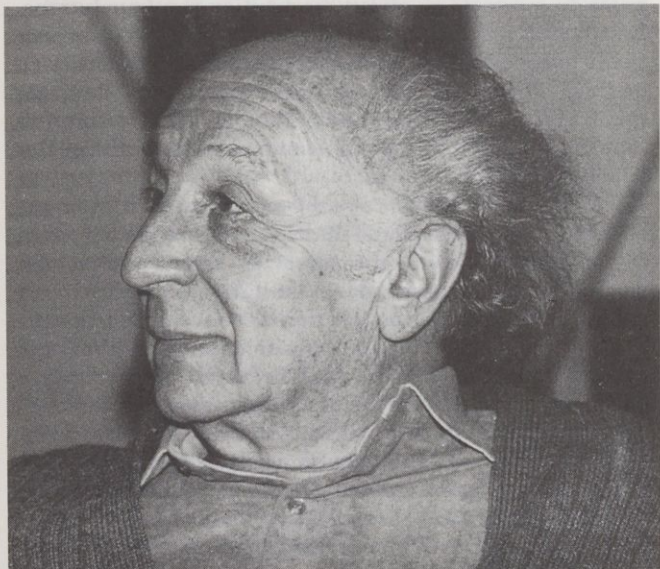
Bien que multiple, foisonnante de perspectives et d'illustrations diverses, elle se révèle d'une grande cohérence dans sa poursuite de l'idée que l'œuvre de Freud est sous-tendue par une épistémologie inadéquate à son objet et que celle-ci, attachée à un postulat déterministe, empêche d'appréhender ce qui se joue véritablement dans la cure.

De chapitre en chapitre, de livre en livre, les mêmes thèses sont reprises, tantôt alimentées par les textes cliniques de Freud comme « Dora », « L'Homme aux rats », « L'Homme aux loups », le « Léonard », que Viderman soumet à une critique détaillée et acérée, tantôt émaillées de commentaires et d'allusions à la philosophie, à l'épistémologie des sciences, à l'histoire, tantôt illustrées par des interprétations d'œuvres littéraires où l'on rencontre Balzac, Gogol, Shakespeare...

Toutefois, c'est sans cesse à Freud que l'auteur revient, pour l'admirer parfois, pour le critiquer toujours, de la manière la plus acerbe et non sans redondance, comme si ce long combat singulier avec Freud ne devait jamais connaître aucun répit ni ne devait s'achever. C'est aussi un combat solitaire où l'auteur, « faisant cuire son brouet à son feu », comme il le dit lui-même, puise ses forces presque exclusivement dans sa propre intelligence critique, où il ne cherche l'appui que de penseurs et de savants d'autres disciplines, quelquefois d'écrivains, presque jamais d'autres psychanalystes ni passés ni encore moins contemporains.

Œuvre d'un esprit rebelle, qui tourne le dos aux facilités et aux effets de mode et pourchasse les idées toutes faites, œuvre ambitieuse qui s'attaque au conformisme présent

de la part de l'auteur, il y a une certaine ambiguïté. On ne sait pas si l'auteur veut dire que le personnage est un homme de bien, ou si au contraire il veut dire que le personnage est un homme de mal. C'est pourquoi, dans ce livre, on va essayer de voir si l'auteur a réussi à nous faire comprendre ce qu'il veut dire.



Serge Viderman en novembre 1984. Cliché d'auteur

Il y a une certaine ambiguïté dans ce livre. On ne sait pas si l'auteur veut dire que le personnage est un homme de bien, ou si au contraire il veut dire que le personnage est un homme de mal. C'est pourquoi, dans ce livre, on va essayer de voir si l'auteur a réussi à nous faire comprendre ce qu'il veut dire.

dans la pensée psychanalytique et tente de troubler son sommeil dogmatique, œuvre de chercheur qui vise à « faire craquer et exploser des ensembles d'idées mortes qui entravent la marche de la réflexion » (BM 324), elle aurait pris sa source au moins en partie dans la contemplation désabusée du spectacle qu'offrait l'institution psychanalytique. En effet, on y trouvait, selon notre auteur, à la fois un penchant pour le confort intellectuel, pour les idées reçues en héritage de Freud, inlassablement parcourues dans un savoir clos et sclérosé, et une grande violence se manifestant dans la constance des polémiques et la fréquence des scissions (BM 326).

Viderman voyait dans ce tableau contrasté le signe que la théorie psychanalytique était encore mal assurée et sa démarche a consisté à en repenser les bases épistémologiques, à prendre la mesure de ses limitations et à rebâtir une théorie de la technique en fonction de nouveaux postulats.

On peut supposer que les positions qu'il a défendues étaient des réactions issues peut-être de sa propre analyse avec Sacha Nacht, à un certain affadissement et à un certain dogmatisme de la psychanalyse d'après guerre, à son insistance sur la « réalité » notamment de l'analyste, à ses références à un point de vue génétique, à une conception figée des stades du développement libidinal et de la relation d'objet envisagée sous un angle réaliste et objectif, à la vogue de l'*Ego Psychology*.

On peut aussi se poser la question de la position qu'il avait vis-à-vis de la théorie lacanienne à laquelle toute son œuvre s'oppose, mais sans qu'il critique directement Lacan sauf sur le sujet des séances écourtées.

Comme nous l'avons déjà souligné, et bien qu'il soit difficile de ne pas tenir compte de l'horizon épistémologique présent¹ au moment où se bâtit une œuvre, Viderman écrit

1. Bernard Brusset s'essaie avec bonheur à retracer les contextes extra- et intra-analytiques dans lesquels l'œuvre de Viderman se serait édifiée, dans son article : « Découvrir ou fabriquer la vérité ? La pensée psychanalytique de Serge Viderman », *Revue internationale de psychopathologie*, 1993, 9, p. 121-136.

en solitaire, et son combat c'est contre Freud qu'il le mènera d'un bout à l'autre avec une violence sans cesse renouvelée qui ne le cède en rien à celle de certaines critiques de Freud formulées de l'extérieur par un Borch Jacobsen par exemple.

Son premier livre, *La construction de l'espace analytique*, qui contient déjà toute sa pensée, et qui se situe dans le droit fil des publications précédentes, paraîtra en 1970, il suscitera de vives contestations exprimées tout d'abord par Francis Pasche et Michel Renard dans leur article : « Répétition, fantasme et réalité »¹. En 1973, un colloque est organisé par René Diatkine, intitulé *Construction et reconstruction en psychanalyse*² autour du livre de Viderman. Parmi les interventions, nombreuses, certaines sont très critiques ; on y retrouve le nom de Francis Pasche avec un texte intitulé : « Le passé recomposé ». Viderman répond à ces interventions par un long essai intitulé *La bouteille à la mer*, qui va constituer une première forme de ce que sera son deuxième livre : *Le céleste et le sublunaire*.

L'œuvre s'ordonne autour de deux grands axes intriqués, renvoyant l'un à l'autre, que nous séparerons pour la clarté de l'exposé. L'un constitue une contestation très argumentée de la conception historiciste de Freud, de son déterminisme, l'autre s'applique à reformuler une théorie de la cure dégagée de ces postulats qui en sclérosaient toute compréhension.

1. *RFP*, 1972, 4, p. 637.

2. L'ensemble de ce colloque a été publié dans la *RFP*, 1974, 2-3.

va au-delà de la querelle – en train d'ailleurs d'être dépassée – de l'analyse réservée à une catégorie d'analystes.

Depuis le temps, si long, qu'on discute de la « spécificité » d'une analyse « didactique » il n'y a pas un seul argument qui emporte la conviction ou même qui vaille seulement la peine qu'on s'y arrête. La « spécificité » de la demande ; le phallus analytique ; l'exercice de l'analyse comme fantasme réalisé de la toute-puissance narcissique ? Balançoires. Si ce sont des « résistances », elles résistent mal elles-mêmes à l'examen. Examinons-les quand même.

La demande ne spécifie l'analyse didactique que si l'analyste lui-même, malgré qu'il en ait, valorise aussi la singularité d'une situation pour tomber dans la défense de l'analysant à le croire sur parole quand il laisse entendre, à qui veut l'entendre, qu'*être psychanalyste* est son vrai désir. Le psychanalyste est là pour ne pas l'entendre – ou pour entendre autre chose : plutôt cette voix qui quête en mentant le leurre de la toute-puissance phallique. La demande est au cœur de la situation analytique. Celle-là n'est pas plus spécifique, qui ne demande de mesures à sa mesure sinon quand l'analyste lui-même participe de la même illusion d'une toute-puissance où deux narcissismes se fortifient l'un l'autre.

Alors l'identification à l'analyste spécifierait le désir d'être un jour semblable à lui. La réalité pétrifierait le fantasme. La rétorsion est évidente. Comment ne pas voir que c'est donner les mains au leurre d'une parole qui dit dans sa concaténation formelle le mensonge du désir : ce n'est pas psychanalyste qu'il veut devenir ; ce n'est pas la psychanalyse qu'il veut avoir ; ce n'est pas être comme le psychanalyste qu'il veut être. On confond fantasme et réalité. Il faudra choisir : ou la réalité – et l'analyste ne peut rien donner ; ou le fantasme de la toute-puissance, et il peut tout donner ou refuser. Et qu'on veuille devenir psychanalyste, plombier, polytechnicien ou autre chose ne change rien au jeu fantasmatique ni à l'utilisation défensive de l'avoir ou pas.

[...] Ce que nous percevons mal c'est que la contradiction est au cœur de la situation analytique. Sous les dehors de la plus grande liberté ce n'est pas un contrat libre – moins encore un pacte – à quoi l'analysant souscrit. Il s'en apercevra assez tôt et s'en tirera comme il pourra pour échapper à l'ensemble des contraintes imposées.

En mettant l'accent sur le rôle spécifique du tiers institutionnel on met ses pas dans les pas de la résistance de l'analysant. Deux résistances vont se conjuguer et la question reste ouverte de savoir laquelle des deux est la plus gênante. L'analyste non plus ne manque pas d'habileté à se donner des illusions sur ses motivations et à les rationaliser. [...]

[...] 5 – La psychanalyse est orpheline. Mais on ne peut pas à la fois devenir adulte et conserver indéfiniment un père. La psychanalyse devient polycentrique.

[...] L'avenir de la psychanalyse dépendra de deux facteurs principaux. L'un sera fonction des régimes politiques où nous vivrons demain, et qui ne dépendent que fort peu des psychanalystes. L'autre de la capacité des psychanalystes à réformer leurs propres institutions et faire en sorte que la recherche, le développement de la réflexion psychanalytique ne dépendent pas ici d'une pythie vaticinante, d'un oracle qui laisse tomber des vérités augustes comme des coups d'assommoir, là d'une bureaucratie d'*apparatchiks* frappée d'écholalie. De sa capacité aussi de sortir de la répétition – de se renouveler, de s'inventer à nouveau dans un mouvement perpétuel destructif-constructif. [...]

6 – Depuis un long moment déjà nous avons semblé avoir quitté la « didactique ». C'était pour y mieux revenir *in fine*.

Ce n'est pas seulement la « didactique » qui est en question. Il en a été longuement débattu et pour beaucoup d'analystes le problème est tranché. Cependant rien n'est encore résolu, ni tout à fait entendu, tant qu'on n'aura pas réfléchi à ce paradoxe de la « formation » analytique. Songeons seulement à ce fait minuscule, en apparence. Son-

geons à cette chiquenaude initiale à partir de quoi naît, se forme, se développe et entre en fonctions un psychanalyste. Il y a un moment dans la vie d'un individu normalement constitué, comme vous et moi, par exemple, si d'aventure vous êtes psychanalyste, où l'on se dit : « Je serai psychanalyste. » Je ferai de ma vie une vie de psychanalyste ; de la psychanalyse ma carrière. Je ferai pendant trente ou quarante ans du divan-fauteuil mon gagne-pain. De l'interprétation ma monnaie d'échange. Il y a quelque chose de vertigineux dans cette pensée – surtout quand elle est pensée par quelqu'un qui l'a pensée et l'a vécue maintenant pendant une bonne partie de sa propre vie.

On en arrive à cette idée qui a quelque chose de pathétique dans son paradoxe irrelevable : tout individu qui commence une analyse pour devenir psychanalyste (hélas ! la majorité, puisque la « didactique » est le passage obligé de la qualification) est inanalysable. En d'autres termes, personne n'est moins qualifié pour être psychanalyste que ceux qui en détiennent la qualification d'une institution quelle qu'elle soit.

Il faut tout de même beaucoup pardonner aux jeunes postulants qui s'adressent à une institution en vue d'une formation psychanalytique. Ils ne savent pas ce qu'ils font.

[...] Comment en est-on arrivé à parler sans rire de l'analyste comme d'un « maître » et à faire de sa relation, de façon et bouffonne et tragique, une relation de maître à élèves ? Que l'analysant se veuille élève peut s'excuser par l'ingénuité des commencements. Que l'analyste se prétende un maître signe l'aveu d'impuissance à jamais sentir au-dedans de lui-même l'imposture dont il est tantôt l'auteur et tantôt la victime. Quiconque a quelque inclination pour le pouvoir et la maîtrise tentera, qu'il le sache, pire, qu'il ne le sache pas, de transformer la situation analytique et la puissance du transfert en assouvissement narcissique de la force. Il ne restera de l'analyse qu'une machine à aliéner, à décerveler. Il sera bien question de « liquider » le transfert. Seul l'analysant sera liquéfié.

7 – [...] Et si les candidats ne sont pas assez normaux, l'analyse didactique va-t-elle les « normaliser » ? Comme qui ? Ferenczi ? Rank ? Reich ? Tausk ?

Toute personne qui vient demander une analyse dans l'intention d'avance arrêtée de devenir lui-même psychanalyste doit être considérée, sans grand risque d'erreur, comme présentant une résistance spécifique, plus ou moins inéliminable, à l'analyse.

Comme cette résistance ne manque pas de se révéler – souvent relativement tôt – mais comme l'analyste « didacticien » n'en peut reconnaître l'origine sans reconnaître l'antinomie qui oppose didactique et analyse ; comme l'analysant a un double bénéfice (institutionnel *et* intrapsychique) à laisser se perpétuer l'illusion, l'imposture dont les deux se croient les bénéficiaires, alors que les deux en sont les victimes (sans compter les dégâts subis par l'Institution), aboutit à des analyses qui, pour être dans l'impossibilité de trouver une *fin analytique*, s'étendent sur des périodes de temps qui s'allongent sans cesse. Le jour n'est plus loin où le futur psychanalyste sera condamné à la « didactique à vie » (les tranches tous les cinq ans de Freud étaient prémonitoires de la future *mise en carte* du futur analyste).

On s'apitoie parfois sur les analyses de formation de Freud. Six mois, rarement plus, parfois moins. Et si Freud, brocardé sur ce point, se montrait plus sage que nous dont les analyses « didactiques » finiront bien, au train de sénateur dont elles vont (si l'on peut dire), par dépasser bientôt la décennie ? [...]

[...] 9 – Juste avant de nous quitter, rêvons un peu. Puisqu'on nous a dit – et c'est sûrement vrai – que ce métier n'en est pas un, pourquoi le faire comme on le fait, pourquoi continuer cette impossibilité ? Si la psychanalyse devenait autre chose qu'un métier à temps complet, *un gagne-pain* ? Peu d'écrivains écrivent de leur plume. Peu de philosophes de leurs écrits. Pourquoi n'exercerait-on pas la psychanalyse comme une activité esthétique, la séance d'analyse comme une modalité d'écriture, inven-

tive, créatrice ? Risque d'amateurisme ? Mais peut-on être psychanalyste – professionnel – sans courir un risque, plus grave encore – celui de la fermeture, de l'horizon borné ?

Peut-on vivre d'une théorie et de la pratique qu'on en tire et s'en écarter assez pour en prendre, et en donner, une vue critique ? Si Einstein avait dû vivre dans l'intangibilité théorique de la physique de Newton, l'eût-il ébranlée ? Les idées mêmes qui allaient servir à cet ébranlement eussent-elles seulement pu surgir dans son esprit ?

Ce qui manque le plus cruellement aujourd'hui à notre psychanalyse aseptisée, à son affadissement monocorde, c'est peut-être un grain de folie. Celui de Freud à ses débuts, de Ferenczi, de Rank, de Tausk.

10 – J'ai outré mes positions ? On me le dira. On me l'a dit. J'en ai pris et l'habitude et mon parti. Mais moi-même je ne le saurai que dans quelque temps. Le temps que le temps fasse justice de mes outrances – ou leur rende justice.

Le hors-prix, De l'argent, PUF, p. 32-35.

Si l'argent est l'échangeur universel, s'il a la faculté de convertir et de s'appropriier toutes les marchandises existantes sur le marché, il reste qu'il ne pourra pas vraiment acheter toutes les valeurs. Pour la raison décisive qu'elles ne sont pas hors de prix, mais bien au-delà du prix. Sans doute ne sont-elles pas nombreuses – les cyniques affirment même qu'il n'en existe point.

L'argent est comme l'eau. Celle-ci n'a pas de forme, pour n'en épouser que mieux toutes les formes de récipients qui la contiennent. L'argent est une pure abstraction qui peut prendre la forme de toutes les choses concrètes possibles.

Dès lors l'argent peut corrompre, c'est-à-dire acheter une conscience, mais il ne l'aura mise à l'encan, quelle que soit l'étendue des biens que cet achat peut procurer, et parce qu'elle est le moyen de ces acquisitions, que parce qu'elle-même sera devenue une chose. Elle a quitté la sphère des valeurs éthiques, sans prix, pour se métamorphoser en un objet utilitaire.

Qu'on veuille bien concevoir cette chimère : celle d'un psychanalyste qui se supposerait seul sachant mais ne manquerait pas à cette bienséance puérule et honnête qui veut qu'on ne s'autoproclame pas soi-même sachant. C'est la raison pour laquelle il opérerait une défausse qui ne leur-rerait que ses inconditionnels en ne rendant à Freud ce qui lui appartient que pour mieux convaincre qu'il est en lui-même seul digne de l'héritage.

Il est évident que – à l'instar de Freud lui-même – le prix de ses séances sur le marché aurait tendance à bondir aux sommets, sans jamais franchir cette ligne rouge qui fait qu'à partir d'une certaine inflation, le coût de la vie restant inchangé sur le marché général, le marché de la chimère implose. En l'occurrence, même l'unique a des limites marchandes. C'est aussi, qu'on s'en souviennne, le problème de Freud. Il devient cher dans les années 30 et il lui faudra de minutieux calculs, heureusement aidé par sa fille Anna dont il loue les dons arithmétiques, pour régler une épineuse question de séances, d'analysants et d'honoraires.

C'est que quelle que soit l'attitude à laquelle Freud ou la chimère se situe, ils ne peuvent pas quitter le marché et ses lois. Il est vrai que la rareté – Freud et la chimère dans les villes et à des époques différentes sont uniques – augmente le prix mais c'est une proposition circulaire : elle s'inverse. Le prix à son tour augmente la rareté des acheteurs potentiels et l'équilibre du marché est sans cesse corrigé. Nous sommes toujours dans l'espace des marchandises qui s'échangent.

Il y a une logique – on s'en doutait – de la rencontre de l'analyste et de l'analysant. Chacun dispose d'une valeur que l'autre désire et l'échange se fera au point d'équilibre des deux valeurs, régi en gros par les lois du marché de la psychanalyse en un lieu et en un temps donnés. Le prix de la séance d'un psychanalyste est fonction de la valeur que l'acheteur y attache. Cette valeur varie, comme celle de toutes les marchandises qui sont offertes sur un marché libre, soit selon des qualités à peu près objectivables (tra-

vaux reconnus par la communauté psychanalytique, etc.) soit par une habileté particulière à médiatiser son nom ou à publier son image.

Nous sommes cependant dans un monde humain, c'est-à-dire celui où le désir peut l'emporter sur le pur quantum marchand. Même dans une transaction qui semble froide ou indifférente, il y a deux désirs qui s'affrontent et chacun, si l'échange est effectué, a exaucé le sien. Trois billes contre un timbre-poste est un échange équitable puisqu'un troisième qui arbitrerait l'échange le déclarerait tel, mais chacun des possesseurs, par l'échange, gagne un supplément affectif qui ne peut être apprécié que par la subjectivité des deux protagonistes de l'échange. Certes, il y a une arithmétique des échanges mais aussi une autre dimension qui déborde l'égalité chiffrée. Ce que je donne au médecin, c'est le prix de ses soins. Ce qu'il me donne en échange n'a pas de prix. Les lois du marché sont respectées mais mon gain est infini.

Le tableau qu'Élie Magnus convoite, c'est le désir de Pons qui fait que Magnus n'a de chance de s'en emparer que par le crime de l'horrible Cibot¹. A défaut de quoi l'objet se tiendrait en un lieu inaccessible et dans un statut d'altérité indépassable. Le sujet désirant et l'objet désiré se situeraient dans deux espaces sans point de rencontre. Le refus de Pons devient un objet du monde extérieur qu'Élie Magnus ne peut plus pénétrer que par l'effraction de la Cibot.

La collection de Pons, par la volonté et le désir de son propriétaire, est devenue une valeur à la fois esthétique et éthique, c'est-à-dire qu'elle quitte le lieu général des valeurs échangeables pour une sorte de topos idéal hors prix.

Ainsi tel bracelet que m'a offert ma grand-mère à ma naissance, avec mon prénom gravé, a pour moi une valeur symbolique sans mesure avec la valeur marchande qu'il aurait pour mon voisin, augmentée à peine du fait qu'il porte le même prénom.

L'« âme » ne peut être désintéressée, ne peut rien conce-

1. Personnages de Balzac dans *Le Cousin Pons*.

voir sous une telle dénomination parce qu'elle est indéfinie image du monde qu'elle s'approprie, qu'elle change et se change dans la réciprocité. Le miroir seul reflète l'analogon du monde parce qu'il n'est que passivité. Un miroir ne produit pas de valeur, il la réfléchit, comme dans le signe monétaire se réfléchissent toutes les valeurs équivalentes sans qu'il puisse en générer une seule. L'âme ne produit que des valeurs.

Si objectal ou objectif que soit l'objet, il n'est pas vraiment à l'extérieur de moi – à commencer par ceux qui m'ont fait ce cadeau : me mettre au monde. D'emblée mes jouets prolongent ma bouche, mes bras, mes jambes. Ainsi la couverture de Linus¹ sans quoi il ne peut s'endormir, c'est que cet objet devenu aussi nécessaire – ou davantage – que la bouillie n'est pas à lui mais en lui.

Ainsi un cheval dans une foire du Perche ne vaut pas le prix qu'offre la clameur désespérée de Richard III défait.

L'argent représente la pointe la plus aiguë de la pyramide des valeurs. La valeur dans son absoluité, son essence épurée, purement symbolique. L'argent peut beaucoup acheter, presque tout. Mais il ne peut s'emparer de la totalité du champ des valeurs. Il échoue – et c'est son échec qui en démontre la transcendance – à acquérir les plus hautes.

L'argent n'est pas – du moins sous les formes abstraites et symboliques que nous lui connaissons dans nos sociétés – une valeur. Il est en revanche le miroir où l'ensemble des valeurs se reflètent.

En termes spinozistes, écrit Simmel², l'argent est du côté de la pensée, les valeurs du côté de l'étendue. Chacune est cantonnée dans sa sphère, l'une ne peut empiéter sur l'autre parce que chacune exprime pour soi, dans sa propre langue, l'univers tout entier. Il y a un quantum de valeurs qui s'exprime tantôt sous la forme de valeurs existant dans le monde, tantôt sous leur forme monétaire.

1. Ami de l'immortel Charlie Brown dans les *Peanuts* de Georges Schultz.
2. Georg Simmel, *Philosophie de l'argent*, PUF, 1987.

Une définition de l'essence absolue de la valeur non marchande devrait souligner qu'elle est : cela qui ne peut pas être acquis au moyen de signes monétaires.

Il n'est pas surprenant, en psychanalyse, de voir prendre l'amour comme valeur suprême ainsi que le roman, la poésie et toutes les formes de l'art l'ont toujours fait. Cette valeur-là, comme toutes celles qui sont apparentées, tombe hors des circuits monétaires et se situe dans une sphère étrangère à la capacité d'achat de l'argent.

On peut aller plus loin dans la recherche d'un paradigme plus parfait encore de ce qui échappe au pouvoir universel d'achat de l'argent : il en va ainsi de l'amour de Dieu. Celui-ci échappe à toute contamination possible. Le culte du veau d'or en est le mythe antinomique. Toute proximité demeure inimaginable, du moins impie et blasphématoire. Des ordres religieux se sont fondés sur un amour de Dieu qui exclut ce qui en est la négation et se sont donné comme règle de vie le mépris de l'argent. Il y eut, peut-être y en a-t-il encore, des ordres mendiants qui poussèrent à l'extrême l'antinomie entre le service de Dieu et la possession de l'argent. Ils eurent pour règle non seulement de n'en point posséder mais encore de refuser d'en gagner. La mendicité devait montrer avec éclat qu'aucun instant de leur vie ne pouvait être distrait à la méditation et à la prière.

On verra, dans la force de cette antinomie, la place fondatrice de la négation dans la constitution d'une métaphysique de la valeur. Car c'est bien en niant le rôle de l'argent¹, situant la valeur suprême dans le mépris de l'argent, qu'on l'élève à une puissance seule aussi absolue que celle de Dieu lui-même. Faisant de l'argent la métaphore souveraine du mal, on l'élève à la dimension luciférienne du rival de Dieu.

Songez à une autre forme d'amour élevé, celui de son

1. C'est ainsi que Natassia Philippovna jette cent mille roubles dans le feu, que Lebedev en aurait retirés à mains nues, n'eût été sa crainte de la colère de Natassia Philippovna.

pays. Qu'aucune somme d'argent, aussi élevée qu'elle soit, ne puisse en principe ni acheter ce dévouement, ni vous en détourner, prouve bien, ne fût-ce que par le recours à cette démonstration de l'impuissance de l'argent à couvrir tous les échanges, que les valeurs éthiques échappent à son emprise. Ce que l'on perçoit dans ce face-à-face, c'est qu'on ne peut assurer la valeur absolue qu'à la mesurer à l'attraction de l'argent.

Les cyniques disent volontiers que tout homme a un prix. Que lorsqu'il se révèle incorruptible, c'est qu'on n'a pas su trouver son juste prix. L'« incorruptible » qui se vend ne fait que du commerce avec sa vertu. Il la stocke, la met en réserve. Cette « part maudite » qu'on verra chez Bataille n'est qu'une opération de spéculation habile. Il réifie l'offre, ralentit son rythme de circulation pour en accroître la demande et pousser au plus haut le prix. Il est devenu un cas particulier dans la loi générale des échanges.

Ce qui m'intéresse ce ne sont pas les stratagèmes commerciaux et les ruses par quoi les marchands savent obtenir des plus-values psychologiques qui leur assurent des gains supérieurs à la valeur réelle des marchandises. Ce qui vaut en revanche la peine d'être pensé dans la confrontation des valeurs métaphysiques et de l'argent, c'est l'affrontement de la vertu absolue et de cet autre absolu qu'est l'argent.

Pour quitter les généralités abstraites, celui dont le surnom que l'histoire lui a reconnu comme paradigmatique du dévouement à ses convictions fut Robespierre, dit l'Incorruptible. De tous les surnoms possibles qu'on aurait pu lui accoler un seul a été retenu. Qu'on n'en ait point trouvé d'autre qui le dépeignît mieux que celui-là, quelle plus éclatante démonstration de la pureté de l'homme, que cette impossibilité de l'opposer à un autre vice que la corruptibilité ? Sa vertu inachetable ne se mesurait qu'à l'impuissance de ce joker universel à le ramener au dénominateur commun. L'argent n'achète pas tout mais échouant à tout procurer, il achève de démontrer que c'est par rapport à lui que toutes les valeurs – y compris les plus hautes – se jaugent.

Retour à l'épistémologie, *De l'argent*, PUF, p. 32-35.

[...] Et c'est ici que nous allons retrouver cette problématique de la réalité et de l'adéquation de l'interprétation à l'événement historiquement advenu.

En effet, il nous a fallu en convenir. Freud d'abord, les psychanalystes dans une grande majorité ensuite, furent contraints de reconnaître que l'interprétation n'est pas à tous les coups aussi congruante avec l'histoire que nous l'avions rêvée. En fait, nous nous sommes émus jusqu'au tremblement de voir nos beaux édifices s'effondrer comme des châteaux en Espagne.

La réalité de l'événement peut être controuvée ? La belle affaire ! La coïncidence n'est pas confirmée mais Freud fera mieux : il affirme la force de l'Œdipe, conçu comme mythe fondateur de l'humanité de l'homme. C'est l'Œdipe qui est, dans son ambiguïté où chacun risque sa vie et rêve de donner la mort, que, à la manière de la mort hégélienne, *l'Œdipe est anthropogène*.

Quand Freud affirme que les traces de l'expérience acquise sont transmissibles, on le moque de devoir s'accrocher à une chimère dénoncée par tous les biologistes. Les plus indulgents y voient une imprudence, d'autres la preuve de la propension de son esprit au délire d'interprétation, insoucieux des preuves et des contraintes du discours scientifique.

Aussi longtemps que nous nous tiendrons comme le fidèle Jones, qui s'inquiétait de voir Freud s'écarter de l'honorabilité scientifique, comme le Bloch de la *Recherche* est heureux de serrer la main de Saint-Loup, nous n'aurons pas compris que nous ne sommes pas, que nous ne serons jamais du salon des Guermantes. Je n'ignore pas que quelques-uns ne seraient pas mécontents d'en être, au moins de celui des Verdurin. Mais le psychanalyste n'a rien à gagner à être le commensal du D^r Cottard.

La science biologique a raison. Les traces des expériences acquises ne se transmettent pas mais nous nous situons

dans une autre dimension de la connaissance, dans cet espace de la psyché où la grande structure mythique l'emporte sur l'événement historique.

La malédiction de Freud, telle que ses descendants en ont encore les dents agacées et dont il a été au-dessus de ses forces de se sortir – mais il ne s'agissait pas tant des siennes propres que de celles que son temps lui refusait –, c'est que ses découvertes intuitives étaient en avance sur les outils conceptuels que son temps pouvait mettre à sa disposition.

J'avais déjà exprimé cette idée dans *Le disséminaire* mais de façon trop elliptique et insuffisamment explicitée.

Il me semble que le point où j'en arrive aujourd'hui de ma réflexion me permet plus de clarté.

Les découvertes de Freud viennent s'inscrire en faux contre le triomphe de la raison qu'est la science du XIX^e siècle. Les Lumières du siècle précédent trouvaient leur achèvement dans les conquêtes de la science du siècle suivant. Les découvertes de Freud seront d'autant plus mal comprises et rejetées qu'elles ruinaient l'épistémologie positiviste qui formait le soubassement des progrès de la science du XIX^e siècle. Freud est dans la seringue. D'une main il ruine le positivisme, de l'autre il tente de fonder la scientificité de l'analyse sur une validité du positivisme mis à mal par sa découverte. D'où ce boitement si perceptible qui rend sa démarche contradictoire et ses écrits sans cesse remaniés, sans que les postulats fondamentaux en soient le moins du monde affectés. Freud n'a ni les moyens ni les outils conceptuels de ses découvertes. Celles-ci sont en avance sur un temps qui ne peut les intégrer à un corpus scientifique dont toutes les inventions triomphantes du siècle confirment la validité.

La découverte de Freud ne ruine pas seulement la raison, ni seule la conscience du sujet. Celle-ci n'est pas seulement décentrée mais le sujet lui-même est *déposé*, comme on le dit d'un souverain déchu. Le véritable maître de la psyché n'est plus la raison mais cette contre-raison qui est la pulsion inconsciente.